LA VEUVE DU MALABAR,

OU

L'EMPIRE DES COUTUMES;

TRAGÉDIE.



PAR M. LE MIERRE.

Représentée pour la première fois par les Comédiens François, le 30 Juillet 1770, & remise au Théâtre le 29 Avril 1780.

Quæ fera gens hominum, quæve hunc tam barbara morem
Permittit Patria?

VIRG. *Æneidos Lib. I.*

Prix 30 sols.





Perrin.

A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXX.


PERRIN



AUX MÂNES
DE DORAT,
MORT
Le jour de la première Représentation
DE LA VEUVE DU MALABAR.

O MON ami, tu meurs! atteinte pressentie!
Mais dans quel jour je la reçoi!
Epoque vraiment inouie!
Dure fatalité qui dut marquer ma vie,
Et qui force à parler de soi
Quand la douleur veut qu'on s'oublie!
Ta dernière pensée a donc été pour moi,
Et ton dernier vœu pour ma gloire! (*)
Ce trait peut-il jamais sortir de ma mémoire
Et de ce cœur qui fut à toi?
La peine & le plaisir, telle est la loi commune,
S'étoient toujours suivis, précédés tour-à-tour;

(*) Qu'on m'apprenne le plutôt qu'il se pourra le succès de la Veuve du Malabar, cela me fera passer une bonne nuit. *Voilà les dernières paroles de M. DORAT.*

Le bonheur pour moi ſeul eſt dans le même jour
Etouffé ſous mon infortune ;
Quelle joie en mon ame eût pu trouver accès,
Mon Laurier! Qu'ai-je dit? La tige en eſt flétrie,
J'en ai vu ſortir ton Cyprès ;
J'ai bu la céleſte ambroiſie
Dans le vaſe amer des regrets.
Abſent, je te cherchois d'un œil involontaire,
A ce Spectacle où tu cueillis
La Palme du *Célibataire*,
En dépit de tes ennemis ;
A ce Théâtre où le ſuffrage
De ton eſprit exempt des mouvemens jaloux,
Eut au deſtin de mon ouvrage
Ajouté des charmes ſi doux.
Mais tu n'es plus, & de ténèbres
J'ai vu couvrir la ſcène en ces cruels momens
Au lieu des applaudiſſemens,
Je n'ai plus entendu que des hymnes funèbres ;
Au lieu de jouir, j'ai frémi ;
La douleur rempliſſoit mon ame ;
Et des pleurs que peut-être a fait verſer mon Drame,
J'ai détourné le cours vers l'urne d'un ami.
Hé! quel mortel, ô gloire! épris de ton phoſphore,

Par la publique voix aux Cieux fut-il porté,
Dans les pertes du cœur peut respirer encore
Les parfums de la vanité?
Malheur irréparable! ami doux & facile,
Nouveau Quintilius à jamais regretté,
Tu manqueras sans cesse à mon cœur attristé;
Par ma douleur au moins j'imiterai Virgile.
Lorsque privé de Colardeau,
Tu jettois des fleurs sur sa cendre,
Ah! comme lui dans le tombeau,
Tu devois donc si-tôt descendre;
Comme lui, jeune encor, dans ta course arrêté,
Objet d'intérêt & d'allarmes,
Tu devois pour les Arts, pour la Société,
Rouvrir une source de larmes!
Aussi fécond qu'Ovide & souvent son rival,
En grâces où trouver ton maître,
En honnêteté ton égal?
Déja ton nom célèbre & si digne de l'être,
Ornoit mes Vers. Ah! dans ce jour de deuil
Devoit-il donc y reparaître,
Pour t'y montrer dans le cercueil?

FIN.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LANASSA, veuve du Malabar.	*Mlle. Saintval.*
FATIME, Confidente de la Veuve.	*Mad^e. Suin.*
LE GRAND BRAMINE.	*M. Vanhove.*
LE JEUNE BRAMINE.	*M. Monvel.*
UN BRAMINE.	*M. Marsi.*
LE GÉNÉRAL FRANÇOIS.	*M. de la Rive.*
UN OFFICIER FRANÇOIS.	*M. Dorival.*
UN OFFICIER INDIEN.	*M. Florence.*
BRAMINES.	
PEUPLE INDIEN.	
OFFICIERS FRANÇOIS.	
SOLDATS.	

La Scène est dans une Ville Maritime, sur la côte de Malabar.



LA VEUVE DU MALABAR,

TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIÈRE.

LE GRAND BRAMINE, UN JEUNE BRAMINE, UN BRAMINE.

LE GRAND BRAMINE.

UN illuſtre Indien a terminé ſa vie,
Sachez donc ſi ſa Veuve, à l'uſage aſſervie,
Conformant ſa conduite aux mœurs de nos climats,
Dès ce jour met ſa gloire à le ſuivre au trépas.

C'eſt un uſage ſaint, inviolable, antique,
Et la Religion jointe à la Politique,
Le maintient juſqu'ici dans ces États divers,
Que traverſe le Gange & qu'entourent les Mers.
Allez. Je vous attends.

SCENE II.

LE GRAND ET LE JEUNE BRAMINES.

LE GRAND BRAMINE.

OUI, c'eſt vous, dont le zèle
Conduira de ſa mort la pompe ſolemnelle.

LE JEUNE BRAMINE.

Quoi! les Européens accourus vers nos ports,
De leurs Vaiſſeaux nombreux inveſtiſſent ces bords,
Tant de foudres lancés ſur les murs de la Ville,
De leurs coups redoublés, ébranlent notre aſyle;
Et c'eſt peu qu'aujourd'hui la guerre & ſes fureurs
Faſſent de ce rivage un théâtre d'horreurs!
Au milieu des dangers, au milieu des alarmes,
Que répand dans nos murs le tumulte des armes,

Nous préparons encore un ſpectacle cruel,
Qui me plonge d'avance en un trouble mortel;
Nous dreſſons ces bûchers, conſacrés par l'uſage,
Qui font du Malabar fumer au loin la plage!
Non, je dois l'avouer, je ne pourrai jamais
Accoutumer mes yeux à de pareils objets.
Hé! ne peut-on ſauver la victime nouvelle?
Son Epoux, dans ces lieux, n'eſt point mort auprès d'elle;
Elle ne l'a point vu dans ces derniers momens,
Si puiſſans ſur notre ame & ſur nos ſentimens,
Où d'une Epouſe en pleurs, l'Epoux qui ſe ſépare,
Exige de ſa foi cette preuve barbare;
Où dans l'illuſion d'un douloureux ennui,
Elle voit comme un bien de mourir avec lui.

LE GRAND BRAMINE.

Qu'importe qu'en mourant il n'ait point reçu d'elle
Le ferment de le ſuivre en la nuit éternelle?
Penſez-vous que du ſang dont on ſçait qu'elle ſort,
Elle puiſſe à ſon gré diſpoſer de ſon ſort?
Au nom de ſon Epoux, ſa famille inquiette,
L'environne déja pour exiger ſa dette;
L'affront dont en vivant elle ſe couvriroit,
Sur ſes triſtes parens à jamais s'étendroit,

Et de ſa propre gloire une fois dépouillée,
Que faire de la vie après l'avoir ſouillée ?
Où ſeroit ſon eſpoir ? ſans honneur & ſans biens,
Devenue & l'Eſclave, & le rebut des ſiens,
Vile à ſes propres yeux dans cet état ſervile,
Ou plutôt dans l'horreur de cette mort civile,
Elle ne traîneroit que des jours languiſſans,
S'abreuveroit de pleurs & mourroit plus longtemps.

LE JEUNE BRAMINE.

Il eſt vrai ; cependant pour peu qu'on ſoit ſenſible,
Avouez avec moi qu'il doit paroître horrible
Qu'on réſerve à la femme un ſi funeſte ſort,
Et qu'elle n'ait de choix que l'opprobre ou la mort ;
Les Loix même contre elle ont pu fournir ces armes !
La femme en ces climats n'a pour dot que ſes charmes,
Et l'époux s'en arroge un empire odieux
Qu'il laiſſe à ſes enfans lorſqu'il ferme les yeux !
Il faut qu'elle périſſe, ou bien leur barbarie
Oſe lui reprocher d'avoir aimé la vie,
L'en punir, la priver avec indignité
Des droits toujours ſacrés de la maternité.
Hé quoi ! pour honorer la cendre de leur père,
Ont-ils donc oublié que ſa veuve eſt leur mère.

LE GRAND BRAMINE.

Et vous, ignorez-vous ſous quel ſceptre d'airain
L'uſage impérieux courbe le genre-humain.
Obſervez le tableau des mœurs univerſelles;
Vous verrez le pouvoir des Coutumes cruelles.
L'Empereur Japonnois deſcendant chez les morts,
Trouve encore des Flatteurs pour mourir ſur ſon corps.
Les enfants pour périr ou vivre au choix du père,
Ailleurs ſont déſignés dans le ſein de leur mère.
Le Maſſagete immole, & c'eſt par piété,
Son père qui languit ſous la caducité.
Le Sauvage vieilli, dans ſa douleur ſtupide,
De ſon fils qu'il implore, obtient un parricide.
Sur les bords du Niger, l'homme eſt mis à l'encan:
En montant ſur le Trône, on a vu le Sultan
Au lacet meurtrier abandonner ſes frères,
Et dans l'Europe même, au centre des lumières,
Au reſte de la terre, un honneur étranger,
De ſang-froid, pour un mot, force à s'entr'égorger.

LE JEUNE BRAMINE.

Ainſi, l'exemple affreux des Coutumes barbares,
Autoriſe & maintient des excès ſi bizarres.

Ainſi, quand des Autels la femme oſe approcher,
Les flambeaux de l'hymen ſont ceux de ſon bûcher.
Du deſtin qui l'attend l'horreur anticipée,
Se préſente ſans ceſſe à ſon ame frappée :
Eſclave de l'Epoux, même lorſqu'il n'eſt plus,
Liée encor des nœuds que la mort a rompus ;
Entendez-la crier d'une voix lamentable,
Cruels, qu'avez-vous fait par un arrêt coupable?
Hélas ! déja le Ciel nous impoſe en naiſſant
Un tribut de douleurs, dont l'homme fut exempt;
Et votre aveugle loi, votre ame injuſte & dure,
Ajoute encor pour nous au joug de la Nature,
Et bien loin d'adoucir, de plaindre notre ſort,
C'eſt vous qui nous donnez l'eſclavage & la mort.

LE GRAND BRAMINE.

Quel langage inouï ! quelle erreur te domine !
N'es-tu donc dans le cœur Indien, ni Bramine?
La femme naît pour nous, & par un fol égard,
Tu veux que dans l'hymen elle ait ſes droits à part!
Prens-tu les préjugés des Nations profanes ?
On doit tout à l'époux, on doit tout à ſes mânes.
Elle-même a ſenti dans ſes attachemens
Le prix qu'elle doit mettre à ces grands dévouemens:

L'appareil des bûchers & leur magnificence,
Ne peut appartenir qu'à la fière opulence;
Mais la Veuve du pauvre accompagne le mort,
Se couvre de ſa terre & près de lui s'endort.
Même dans ces cantons, où la loi moins ſévère
Se relâche en faveur de l'Epouſe vulgaire,
Celle qui croit ſortir d'un aſſez noble ſang,
Reclame les bûchers comme un droit de ſon rang.
Recule dans les tems, & vois dans l'Inde antique,
Combien l'on a brigué ce trépas héroïque.
Songe au fils de Porus; remets-toi ſous les yeux
Des Veuves de Cétéus le combat glorieux:
L'une, à qui de l'hymen aucun gage ne reſte,
Tire ſon droit de mort d'un état ſi funeſte;
L'autre, du gage même enfermé dans ſon ſein;
Et celle que la Loi force à céder enfin,
Qui ſe voit enlever le trépas qu'elle envie,
N'entend qu'avec horreur ſa ſentence de vie.
Tu les plains de mourir, toi qui connois nos Loix,
Ces victoires ſur nous, ces maux de notre choix;
Ici tout eſt extrême: Hé! vois nos Solitaires,
Des Fakirs, des Joghis les tourments volontaires.
Vois chacun d'eux dans l'Inde à ſouffrir aſſidu,

L'un, le corps renversé, dans les airs suspendu,
Sur les feux d'un brasier pour épurer son ame,
L'attiser de ses bras balancés dans la flamme ;
Les autres se servant eux-mêmes de bourreaux,
Se plaire à déchirer tout leur corps par lambeaux ;
L'autre habiter un antre ou des déserts stériles,
Sous un Soleil brûlant plusieurs vivre immobiles ;
Celui-ci sur sa tête entretenir les feux
Qui calcinent son front en l'honneur de nos Dieux.
Vois sur le haut des monts le Bramine en prières,
Pour vaincre le sommeil s'arracher les paupières ;
Quelques-uns se jetter au passage des chars,
Ecrasés sous la roue, & sur la terre épars :
Tous abréger la vie & souffrir sans murmure ;
Tous braver la douleur & dompter la Nature.

LE JEUNE BRAMINE.

Ah! du moins à souffrir aucun d'eux n'est contraint,
Ne gémit de ses maux, & ne veut être plaint ;
Mais ici par l'honneur la femme est poursuivie,
Il la force, en Tyran, d'abandonner la vie.
Pardonnez, j'avois cru qu'exposés aux malheurs,
Sans appeller à nous la mort, ni les douleurs,
Ce devoit être assez pour la constance humaine,

De ſupporter les maux que la Nature amène :
D'inexplicables Loix, par de ſecrets liens,
Sur la terre ont uni les maux avec les biens ;
Mais de l'inſecte à l'homme, on peut aſſez connoître,
Que le ſoin de ſoi-même eſt l'inſtinct de chaque Être.
Les Dieux comme immortels, & ſur-tout comme heureux,
A tout Être ſenſible ont inſpiré ces vœux :
L'homme, l'homme lui ſeul, dans la Nature entière,
A porté ſur lui-même une main meurtrière ;
Comme s'il étoit né ſous des Dieux malfaiſans,
Dont il dut à jamais repouſſer les préſens.
Ah! la ſecrette voix de ces Êtres auguſtes,
Crie au fond de nos cœurs, ſoyez bons, ſoyez juſtes;
Mais nous demandent-ils ces cruels abandons,
Ce mépris de nos jours, cet oubli de leurs dons?
Cette haine de ſoi n'eſt-elle point coupable?
Qui ſe hait trop lui-même aime peu ſon ſemblable :
Et le Ciel pourroit-il nous avoit fait la loi
D'aimer tous les humains, pour ne haïr que ſoi?



SCENE III.

UN BRAMINE, LE GRAND ET LE JEUNE BRAMINES.

LE GRAND BRAMINE.

HÉ bien! qu'avez-vous ſu? Cette Veuve fidelle
Aux mânes d'un époux ſe ſacrifiera-t-elle?
A-t-elle enfin promis?

LE BRAMINE.

Même dès aujourd'hui
Elle va s'immoler & ſe rejoindre à lui.
Ses parens l'entouroient & ne l'ont point quittée;
Mais leur voix ne l'a pas long-tems ſollicitée:
De l'hymen qui l'engage elle ſent le pouvoir;
En apprenant ſa perte, elle a vu ſon devoir.
La femme à nos bûchers, fière, ou puſillanime,
Ou s'avance en triomphe, ou ſe traîne en victime;
Celle-ci, ſans mêler par un bizarre accord
Les marques de la joie aux apprêts de ſa mort,
Mais auſſi ſans gémir & ſans être abattue,
Paroît à ſon trépas ſeulement réſolue:

Quoique ſi jeune encor, d'un cœur ferme, dit-on,
Elle fait de ſa vie un ſublime abandon.

LE GRAND BRAMINE.

Je n'eſpérois pas moins; & je vois ſans ſurpriſe,
Sur-tout, dans ces momens, ſa conduite ſoumiſe.
Le Siége avance, amis; l'Européen jaloux,
Au métier des combats plus exercé que nous,
Plus habile en effet, ou plus heureux peut-être,
Dans nos remparts forcés eſt prèt d'entrer en maître:
De la loi des bûchers maintenons la rigueur,
Et qu'après la conquête elle reſte en vigueur.
Cette Veuve bien-tôt ſe rendra-t-elle au Temple?

LE BRAMINE.

Oui, vous allez la voir donner un grand exemple.
Tout le peuple s'empreſſe autour de ces lieux ſaints.

LE JEUNE BRAMINE.

Elle va donc mourir! hélas! que je la plains!
Brillante encor d'attraits, & dans la fleur de l'âge,
Ah! qu'il eſt douloureux d'exercer ce courage,
Et d'éteindre au tombeau des jours remplis d'appas,
Que la Nature encor ne redemandoit pas!
Des uſages ainſi l'innocence eſt victime;
Ce n'eſt point ſeulement par la haine & le crime,

Que la cruauté règne, & profcrit le bonheur;
C'eſt fous les noms facrés de juſtice, d'honneur,
De piété, de loix; la coutume bizarre
A fçu légitimer l'excès le plus barbare;
Et par un pacte affreux, le préjugé hautain
A foumis l'être foible au mortel inhumain.
Pour le bonheur commun, ils n'ont point fçu s'entendre:
Au lieu de s'entr'aider par l'accord le plus tendre,
Aux peines de la vie ils n'ont fait qu'ajouter:
Ils ont mis leur étude à fe perfécuter.
Non, les divers fléaux, tant de maux néceffaires,
Dont le Ciel, en naiffant, nous rendit tributaires,
Dont l'homme ne peut fuir ni détourner les traits,
Ne font rien près des maux que lui-même il s'eſt faits.

LE GRAND BRAMINE.

Entens une autre voix qui te parle & te crie:
Qu'attens-tu de ce monde? Eſt-ce là ta patrie?
Nous naiffons pour les maux, n'en fois point abattu:
Apprens que fans fouffrance il n'eſt point de vertu.
De Brama, dans ce Temple, entens la voix terrible:
Tu deviens facrilége, & tu te crois fenfible.

LE JEUNE BRAMINE.

Ah! fi dans d'autres mains ici vous remettiez...

LE GRAND BRAMINE.

Vous êtes le dernier de nos initiés ;
C'eſt à vous au bûcher de guider la victime,
Et d'affermir encor le zèle qui l'anime.
Cet honneur vous regarde ; allez donc aux lieux ſaints
L'attendre, & ſuivre en tout mes ordres ſouverains.
La Loi veut, il ſuffit ; courbez-vous devant elle ;
Soyez humble du moins, ſi vous n'êtes fidèle.

(*Le jeune Bramine ſort.*)

SCENE IV.

UN BRAMINE, LE GRAND BRAMINE, UN OFFICIER DU GOUVERNEUR.

LE GRAND BRAMINE.

QUEL ſujet ſi preſſant vous amène vers nous ?

L'OFFICIER.

L'ordre du Gouverneur.

LE GRAND BRAMINE.

Eh bien ! qu'annoncez-vous ?

L'OFFICIER.

Il penſe, & vous prévient qu'il faut que l'on diffère
L'appareil du bûcher, pour ne pas ſe diſtraire
Du ſoin plus important de défendre nos murs;
Il croit que ces momens ſont déja trop peu ſûrs.
D'ailleurs, vous le voyez, ce Temple, votre aſile,
S'élève entre le Camp & les murs de la Ville;
Du bûcher allumé les feux étincelans,
Brilleroient de trop près aux yeux des aſſiégeans.
Le Gouverneur craindroit une cérémonie,
Qui de l'Européen révolte le génie.

LE GRAND BRAMINE.

Allez, dans un moment je vais l'entretenir.



SCENE V.

LE GRAND BRAMINE ET LES BRAMINES.

LE GRAND BRAMINE, *aux Bramines.*

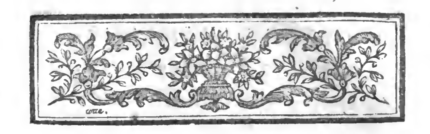
ATTENDRE ! différer ce qu'il faut maintenir !
Quel eſt donc ſon deſſein ? quand on craint la conquête,
A conſerver nos mœurs eſt-ce ainſi qu'on s'apprête ?
De ſa fauſſe prudence il faut nous défier,
Lui-même à mon deſſein je le vais employer.
Oui, quoique dans ce jour le Gouverneur propoſe,
De Brama ſur ces bords ſoutenons mieux la cauſe,
Loin que le Sacrifice en ces lieux attendu,
Pour le Siége un moment doive être ſuſpendu.
Ah ! n'eſt-ce pas plutôt par de tels ſacrifices,
Qu'il faut à nos Guerriers rendre les Dieux propices ?
Cet uſage établi par la néceſſité,
Par la Religion fut encore adopté,
Et la Loi des Bûchers une fois rejettée,
Où s'arrêteroit-on ? Une Coutume ôtée,
L'autre tombe; nos droits les plus ſaints, les plus chers,
Nos honneurs ſont détruits, nos temples ſont déſerts;

Plus la Coutume eſt dure & plus elle eſt puiſſante,
Toujours devant ces Loix de mort & d'épouvante,
Les Peuples étonnés ſe ſont courbés plus bas:
Si ces étranges mœurs n'étoient dans nos climats,
Quel reſpect auroit-on pour le Bramine auſtère?
Des maux qu'il s'impoſa la rigueur volontaire
Seroit traitée alors de démence & d'erreur;
Mais quand d'autres mortels, imitant ſa rigueur,
Portent l'enthouſiaſme à des efforts ſuprêmes,
Et ſavent comme nous ſe renoncer eux-mêmes,
Alors le Peuple admire, il adore & frémit;
L'ordre naît, l'encens fume & l'autel s'affermit.

Fin du premier Acte.



ACTE II.



ACTE II.

SCENE PREMIÈRE.

LA VEUVE, FATIME.

FATIME.

MADAME! à quelle Loi vous êtes-vous ſoumiſe?
Je frémis d'y penſer!

LA VEUVE.

Reviens de ta ſurpriſe.
Tu naquis dans la Perſe, & ſous un ciel plus doux,
Tu conçois peu les mœurs que tu vois parmi nous.
Mais, Fatime, à ſon ſort Lanaſſa dut s'attendre:
Dans ces tombes de feu d'autres ont ſçu deſcendre;
Je n'en puis être exempte, & ces murs, ces rochers
Sont noircis dès longtemps par les feux des bûchers.

FATIME.

Votre malheur m'accable, & vous ſemblez tranquille.

LA VEUVE.

Mon Epoux ne vit plus; de la terre il m'exile.

FATIME.

Les regrets qu'il vous laiſſe ont-ils pu dans ce jour,
Juſques-là de la vie éteindre en vous l'amour?
Qu'importe à votre Epoux, à ſon ombre inſenſible,
De vos ans les plus beaux le ſacrifice horrible,
Autant que vous l'aimiez, s'il vous aimoit, hélas!
Auroit-il exigé?...

LA VEUVE.

Tu ne m'entendois pas:
L'honneur eſt mon tyran, il aſſervit mon ame;
Ou vivre dans la honte, ou mourir dans la flamme,
Je n'ai point d'autre choix; c'eſt la loi qu'on nous fit.

FATIME.

Elle eſt injuſte, affreuſe.

LA VEUVE.

Elle exiſte, il ſuffit.

FATIME.

Comment a-t-on ſouffert cette loi meurtrière?
Quelle femme aſſez foible y céda la première,

Et prit fur le bûcher de fon barbare époux,
Ce parti de douleur, embraffé jufqu'à vous?
L'Epoux traîne à la mort fon Epoufe fidelle;
Mais lui, lorfqu'il furvit, s'immole-t-il pour elle?
Au-delà du tombeau, lui garde-t-il fa foi?
Quel droit de vivre a-t-il, que d'avoir fait la loi?
Sans peine il l'impofa fur un fexe timide,
Tandis qu'il s'affranchit de ce joug homicide.

LA VEUVE.

Je renonce à la vie, ainfi le veut l'honneur.
Hélas! j'ai renoncé dès long-tems au bonheur;
Tu vois ma deftinée & ma douleur profonde:
Lanaffa n'a connu que des malheurs au monde.
Le veuvage & l'hymen, tout eft affreux pour moi.

FATIME.

Qu'entens-je? ma furprife égale mon effroi.
Hé quoi! dans votre hymen vous n'étiez point heureufe!

LA VEUVE.

Non, tu ne connois pas mon infortune affreufe.

FATIME.

Au fond de votre cœur, quel défefpoir j'ai lu!
Vous me cachez vos pleurs!

LA VEUVE.

Le Ciel n'a pas voulu...

FATIME.

Parlez : quelle douleur trop long-tems renfermée ? ...

LA VEUVE.

Fatime, il eſt trop vrai, j'aimois, j'étois aimée.
Jour ſiniſtre, où du Gange abandonnant les Ports,
Nous partîmes d'Ougly pour habiter ces bords.
Vaiſſeau non moins funeſte, où le ſort qui m'accable,
M'offrit, pour mon malheur, un Guerrier trop aimable.
Tu viens de m'arracher le ſecret de mes pleurs,
Je t'ai trop découvert l'excès de mes douleurs.
Malheureuſe ! pourquoi dans les mœurs Malabares,
Tous les Européens nous ſemblent-ils barbares ?
Fatime, ah ! que mon père avec un étranger,
Sans violer nos loix, n'a-t-il pû m'engager !
Ou pourquoi força-t-il ſa fille infortunée
A former les liens d'un cruel hymenée ?

FATIME.

Grands Dieux ! Et votre époux vous immole aujourd'hui !
Quoi ! vous ne l'aimiez point, & vous mourez pour lui !
Son trépas rompt le cours de vos jeunes années ;

Il dévore en un jour toutes vos destinées :
Votre bûcher dressé sous cet horrible Ciel,
Va servir de trophée aux mânes d'un cruel.
Le sort vous en délivre, & sa faveur est vaine!

LA VEUVE.

Ta plainte l'est bien plus.

FATIME.

Vous redoublez ma peine.
Mais où vit votre amant ?

LA VEUVE.

J'ignore son destin ;
Mais je sçais qu'il m'aima, qu'il desira ma main,
Qu'il me fut arraché, qu'il fallut me contraindre,
Etouffer un amour que je ne pus éteindre,
Que ce fatal amour, vainement combattu,
Malgré moi se réveille, & trouble ma vertu.
Dans tout autre pays, hélas! si j'étois née,
Je cessois d'être esclave, & d'être infortunée :
Celui qui m'eût contraint à passer dans ses bras,
M'auroit laissée au moins libre par son trépas ;
J'aurois eû quelque espoir, fut-il imaginaire,
De retrouver un jour celui qui m'a sçu plaire,

Et cette illusion, soulageant mon ennui,
M'eût encor tenu lieu du bonheur d'être à lui.
Aujourd'hui, tout m'accable & tout me désespère;
Mes vœux, mes souvenirs, une image trop chère,
L'hymen qui m'enchaîna, le nœud qui m'étoit dû,
Et ce que j'ai souffert, & ce que j'ai perdu;
Pour celui que j'aimois, lorsque je n'ai pu vivre,
C'est un autre au tombeau qu'en ce jour je vais suivre:
Je meurs, c'est peu, je meurs dans un affreux tourment,
Pour rejoindre l'époux qui m'ôta mon amant.

FATIME.

Ah! que m'apprenez-vous?

LA VEUVE.

J'en ai trop dit, Fatime,
Excuse, époux cruel, excuse ta victime,
Ce cœur toujours soumis, quoique tyrannisé,
Suit l'étrange devoir par ta mort imposé;
Je ne balance point à mourir sur ta cendre,
N'exige point de moi de sentiment plus tendre.
Si tu fis mes malheurs, qu'il te suffise, hélas!
Que je te sois fidelle au-delà du trépas:
Je t'ai fait de ma vie un premier sacrifice,

Qui de ma mort peut-être égale le supplice:
J'ai pendant mon hymen dévoré mes ennuis,
Et la plainte est permise à l'état où je suis.

FATIME.

Après un tel hymen, quel étrange partage!

LA VEUVE.

Si tu m'aimes encor, laisse-moi mon courage,
J'en ai besoin, Fatime, & n'ai plus d'autre bien.
Mais ne révèle point ce funeste entretien:
Ah! j'atteste le Ciel, que j'aurois avec joie
Subi pour mon amant la mort où l'on m'envoye,
Et qu'on m'eut vue alors, perdant tout sans retour,
Sans consulter l'honneur, m'immoler à l'amour.
Du moins celui, Fatime, à qui je fus ravie,
N'est pas témoin des maux qui terminent ma vie;
Il ne sçaura jamais, je meurs dans cet espoir,
Ce que m'aura coûté mon funeste devoir.

FATIME.

Ciel! je vois de ce Temple avancer un Ministre;
Je lis la cruauté dans son regard sinistre.



SCENE II.

LE JEUNE BRAMINE, LA VEUVE, FATIME.

FATIME, *au jeune Bramine.*

HÉ bien! qu'annoncez-vous? Sans doute le trépas,
Le deuil & la terreur accompagnent vos pas:
Venez-vous reclamer une affreuſe promeſſe?
Venez-vous de mes bras arracher ma maitreſſe?

LA VEUVE.

Laiſſe-nous.

SCENE III.

LE JEUNE BRAMINE, LA VEUVE.

LE JEUNE BRAMINE.

JE reçois ainſi des deux côtés
Des reproches cruels & ſi peu mérités.
Vous me croyez, Madame, inhumain, inflexible,
Tandis qu'à notre Chef je parois trop ſenſible.

Ses regards attachés au séjour éternel,
Semblent ne plus rien voir dans le séjour mortel;
Et devant les objets que les Cieux lui retracent,
Les peines de ce monde & la pitié s'effacent:
Je ne m'en défends point, je suis trop loin de lui;
Je sens que je suis né pour souffrir dans autrui,
J'obéis à mon cœur, & quand je le consulte,
Je ne crois point trahir mon pays, ni mon culte;
Mais sur mes sentimens quel douloureux effort!
C'est moi qui dois, grands Dieux! vous conduire à la mort.
Moi qui rempli d'horreur pour ce barbare office,
Renverserois plutôt l'Autel du sacrifice,
Cet odieux bûcher, le premier qu'en ces lieux
Une aveugle Coutume aura mis sous mes yeux.
Hélas! plus je vous vois, plus mon ame attendrie
Repugne à cet arrêt qui vous ôte la vie.

LA VEUVE.

Quel est cet intérêt qui vous parle pour moi?
Est-ce à vous dans ce Temple à montrer tant d'effroi?
Comment à ces Autels celui qui se destine,
Prend-t-il l'engagement sans l'esprit du Bramine?
Ou comment né sensible, est-on associé
A des cœurs qui font vœu d'étouffer la pitié?

LE JEUNE BRAMINE.

Hélas! de ſes deſtins quel mortel eſt le maître!
Je fus infortuné du jour qui me vit naître.
Faut-il que le mortel qui prévint mon trépas,
M'ait ici du Bengale apporté dans ſes bras:
Faut-il avoir ſi tôt, pour voir votre miſère,
Perdu l'infortuné qui m'a ſervi de père.
Orphelin par ſa mort, à moi-même livré,
Dans ces murs, dans ce Temple à peine ſuis-je entré,
Je trouve donc par-tout un uſage ſiniſtre;
J'échappe à l'un, de l'autre on me fait le Miniſtre.

LA VEUVE.

Hé! qui vous pourſuivoit?

LE JEUNE BRAMINE.

L'uſage meurtrier,
Qui trois jours fait ſuſpendre aux branches d'un palmier,
Tout enfant nouveau-né dont la lèvre indocile
Fuit le premier ſoutien de ſon être fragile;
Qu'il refuſe le ſein par trois fois préſenté,
Dans les ondes du Gange il eſt précipité.
J'allois périr! Où vont mes plaintes importunes;
Je ne dois m'attendrir que ſur vos infortunes,

Et c'eſt de mes malheurs que je vous entretiens,

LA VEUVE.

Le récit de vos maux vient d'ajouter aux miens.
De ma famille, ô Ciel! quelle eſt la deſtinée!
Loin de ces triſtes bords, aux lieux où je ſuis née,
Au tems dont vous parlez, un des miens moins heureux,
Fut proſcrit ſans pitié par cet uſage affreux.
Je vais être à mon tour d'un autre uſage étrange,
Victime au Malabar, comme lui ſur le Gange,
Et nous aurons péri dans des lieux différens,
Mon frère à ſon aurore & moi dans mon printems.

LE JEUNE BRAMINE.

Votre frère, Madame, il périt au Bengale,
Telle étoit dans Ougly mon étoile fatale,

LA VEUVE.

Dans Ougly! quel rapport!

LE JEUNE BRAMINE.

C'eſt-là que je ſuis né,

LA VEUVE.

C'eſt-là que pour ſouffrir le jour me fut donné.

LE JEUNE BRAMINE.

Hé! qui donc êtes-vous?

LA VEUVE.

Lanaſſa fut mon père.

LE JEUNE BRAMINE.

Ah! ma ſœur!

LA VEUVE.

Dieux!

LE JEUNE BRAMINE.

Embraſſe & reconnois ton frère.

LA VEUVE.

Toi, mon frère! ô ſurcroît de rigueur dans mon ſort!
Je t'ai donc reconnu quand je vais à la mort.
Où ſommes-nous? ah! Dieux!

LE JEUNE BRAMINE.

Le Ciel ſe manifeſte.

LA VEUVE.

En quel jour nous rejoint la colère céleſte!
Ah! cruel! dont le ſort vient de m'être éclairci,
Rends-moi cet inconnu qui me plaignoit ici.

LE JEUNE BRAMINE.

Que me dis-tu ?

LA VEUVE.

Vois donc, vois quelle eſt ma miſère !
Tu dois vouloir ma mort ſi tu naquis mon frère.

LE JEUNE BRAMINE.

Moi ! vouloir ton trépas ? quel délire ! ah ! ma ſœur !

LA VEUVE.

Si je le ſuis, commence à me fermer ton cœur.
Le frère exhorte ici la ſœur au ſacrifice ;
Mon honneur & le tien veulent qu'il s'accompliſſe.
Ma famille t'attend autour de mon bûcher ;
Il ne t'eſt plus permis de te laiſſer toucher.
Le droit du ſang n'eſt rien, tu dois être barbare,
Ce qui rapproche ailleurs, eſt ce qui nous ſépare,
L'ordre de la Nature eſt renverſé pour nous :
Et de frère & de ſœur les noms toujours ſi doux,
Perdent entre nous deux leur charme, leur empire,
Se tournent contre nous & veulent que j'expire.

LE JEUNE BRAMINE.

Mes yeux ſont deſſillés, je te dois mon ſecours ;
Je ne connois plus rien que le ſoin de tes jours.

Que m'importent vos Loix? Que me fait votre ufage?
De tout braver pour toi je me fens le courage;
Tu m'oppofes en vain l'exemple des cruels,
Qui, pour hâter ta mort, t'affiégent aux Autels;
Tu l'as vu, de ta fin la douloureufe attente,
Quoique étranger pour toi, me glaçoit d'épouvante,
Et cette humanité dont j'écoutois la voix,
Mêlée au cri du fang auroit perdu fes droits!
Si l'homme a fur ces bords renverfé la Nature,
Rétabliffons pour nous la Loi qu'il défigure:
Non, ce n'eft pas à moi, fans doute, après mon fort,
A devoir refpecter des Coutumes de mort.
Si j'ai penfé jadis périr loin de ces plages,
Victime comme toi des barbares ufages,
De malheurs entre nous cette conformité,
Va, ne me permet point l'infenfibilité.
Je ne fuis point ce frère inflexible & barbare,
Qu'endurciffent nos mœurs, que la démence égare;
Je fuis par la Nature un cœur fimple entraîné,
Je fuis le frère enfin que le Ciel t'a donné.

LA VEUVE.

Ta fenfible amitié me rend, ô mon cher frère!
Le jour plus défirable & ma fin plus amère,

Crois qu'il m'en coûte aſſez dans mes vives douleurs,
Pour combattre le ſang, ma tendreſſe & tes pleurs:
Mais que ſert en ce jour qu'une ſœur te revoye?
J'appartiens à la mort qui reclame ſa proye;
De ton cœur attendri vois mieux l'illuſion,
Changeras-tu l'uſage ou bien l'opinion?
Si j'évite la mort, la honte eſt mon partage,
Et de ma lâcheté ton opprobre eſt l'ouvrage;
Plus je te ſuis & moins tu te dois attendrir,
Moins tu dois balancer à me laiſſer mourir:
Les miens vont te forcer à te mettre à leur tête.

LE JEUNE BRAMINE.

Qu'oſes-tu m'annoncer?

LA VEUVE.

Viens, ſuis mes pas.

LE JEUNE BRAMINE.

Arrête.

LA VEUVE.

De ta douleur ſans fruit veux-tu donc m'accabler?

LE JEUNE BRAMINE.

Quoi! tant de fanatiſme a-t-il pu t'aveugler?

LA VEUVE.

Là honte que je crains peut-elle être bravée?

LE JEUNE BRAMINE.

Dois-je me plaindre au Ciel de t'avoir retrouvée?

LA VEUVE.

Sois aujourd'hui mon frère en me laiſſant mon ſort.

LE JEUNE BRAMINE.

Ceſſe d'être ma ſœur ſi ce nom veut ta mort.
Attends du moins, attends d'un eſprit plus tranquille,
Que la guerre ait fixé le ſort de notre Ville,
Et que ce droit qu'ici tu crois avoir perdu,
Ce droit de vivre, enfin, te puiſſe être rendu.

LA VEUVE.

Et ſi l'Européen ſuccombe ſous nos armes,
J'aurai donc laiſſé voir ma foibleſſe & mes larmes?
Et pour en avoir cru ta douleur au haſard,
Je n'en mourrois pas moins & je mourrois trop tard!
Si je tarde d'un jour je perds mon ſacrifice,
Aulieu d'un dévouement, ma mort n'eſt qu'un ſupplice.
J'ai promis, en un mot: je ne puis déſormais,
Sans me déshonorer, recourir aux délais,

Et

Et d'une mort enfin que la gloire eût ſuivie,
Je paroîtrois indigne autant que de la vie.

LE JEUNE BRAMINE.

Hé bien! ma ſœur, hé bien! terminons ce débat,
Change de deſtinée en changeant de climat;
Ces effroyables mœurs parmi nous conſacrées,
Ce devoir que tu ſuis ne tient qu'à nos Contrées;
Fuyons l'Inde, & ſi loin que de féroces Loix
Ne puiſſent juſqu'à nous faire entendre leur voix:
Nous n'avons, de tes jours pour ne rendre aucun compte,
Qu'à mettre l'Océan entre nous & la honte.
Contre l'opinion dans des climats plus doux,
Il eſt, ſi tu le veux, des aziles pour nous:
Là nous ſuivrons ces mœurs à jamais conſervées,
Que chez tous les humains la Nature a gravées,
Ces vrais devoirs ſentis & non pas convenus,
Immuables par-tout, & par-tout reconnus,
Loix que le Ciel, non l'homme, à la terre a preſcrites,
Et qui n'ont ni les tems, ni les mers pour limites.

LA VEUVE.

De quel frivole eſpoir ton cœur eſt animé!
Comment quitter ces bords? l'Univers m'eſt fermé:
Si tu veux m'arracher à ce climat funeſte,

Empêche donc qu'aussi ma mémoire n'y reste,
Qu'elle n'y reste infâme ; empêche sur ce bord
Que ma famille entière, à qui je dois ma mort,
N'osant lever les yeux, & jamais consolée,
Dans son propre pays ne se trouve exilée ;
Que vengeant mon Epoux, un peuple furieux
Ne me laisse en partant ses clameurs pour adieux,
Et qu'une telle image attachée à ma fuite,
Ne me suive par-tout où tu m'aurois conduite.

LE JEUNE BRAMINE.

Poursuis, respecte encore une homicide Loi,
Crains l'époux comme un Dieu prêt à tonner sur toi.
Hélas ! moi seul des tiens je t'aime & je te reste,
Je ne te suis connu que de ce jour funeste ;
De l'horreur de ton sort ton frère a beau souffrir,
Non, cruelle ! il n'a pas le droit de t'attendrir ;
Mais j'ai celui du moins, dans ce péril extrême,
D'oser te secourir contre ton aveu même.
Tu me parles d'honneur ! le mien est de quitter
Ces profanes Autels que je dois détester ;
J'y vais rester encor pour te sauver la vie ;
Mais une fois ici mon attente remplie,
Il n'est mer, ni désert, ni climat si lointain,
Qui me sépare assez de ce Temple inhumain.

SCENE IV.

LA VEUVE, *seule.*

QUEL est donc son projet? que va-t-il entreprendre?
Des soins de sa tendresse aurois-je à me défendre?

SCENE V.

LA VEUVE, FATIME.

FATIME.

AH! Madame! une trève avec ces Etrangers
Arrête le carnage & suspend les dangers;
Il est vrai qu'on la borne au cours d'une journée;
Mais j'en ai plus d'espoir, plus la trève est bornée,
Dans nos murs la terreur & le trouble est par-tout,
Et sans doute à céder l'Indien se résout.
Le Général François, sans dépouiller l'audace,
Avec le Gouverneur traite devant la Place,
Et le ton dont il parle annonce qu'au plutôt
La Ville doit se rendre ou s'attendre à l'assaut.

Et prête à voir changer la Loi qui vous accable,
Vous précipiteriez votre fin déplorable!
Vous n'en pouvez douter, Madame, vous vivrez
Du moment qu'aux François ces murs feront livrés.
Mais quel trouble nouveau vous presse & vous domine?
Sans doute l'entretien de ce jeune Bramine,
Qui dans la fleur des ans porte un cœur si cruel,
Jette dans votre esprit ce désespoir mortel.

LA VEUVE.

Ah! tu ne connois pas.... cache bien ce mystère;
Fatime, qui l'eût crû! ce Bramine est mon frère,
Oui, je l'ai retrouvé dans ce Temple de mort;
Il vit pour s'opposer aux rigueurs de mon sort.

FATIME.

Et vous voulez mourir dans d'horribles souffrances;
De vos autres parens les barbares instances,
L'emportent dans ce cœur tristement affermi,
Un frère en vain vous aime!

LA VEUVE.

Hélas! j'aurois gémi
De marcher au bûcher conduite par un frère,
Et je gémis de voir qu'il cherche à m'y soustraire:

Dénaturé, Fatime, il m'eût percé le cœur;
Senſible, il me déchire, il veut mon déshonneur;
Telle eſt ici ma gloire & cruelle & biſarre,
Qu'il en eſt l'ennemi pour n'être point barbare.
N'étoit-ce point aſſez qu'il me fallût bannir
De mon ame attendrie un trop cher ſouvenir,
Sans avoir à combattre encor dans ma miſère,
La voix de la Nature & les ſecours d'un frère?

FATIME.

Hé! pourquoi vous tracer ſous de noires couleurs
Ce qui peut au contraire abréger vos malheurs?
Pourquoi déſeſpérer? tout vous preſſe de vivre,
La trêve qu'en ces lieux la conquête peut ſuivre,
Un frère retrouvé; le dirai-je! un eſpoir
Plus cher à votre cœur & qu'il peut concevoir.
Hé! qui ſçait, dans le Camp s'ils n'ont pas connoiſſance
De cet Européen dont vous pleurez l'abſence?

LA VEUVE.

Je ſçaurois ſon deſtin!.... Dieux! quel eſpoir m'a lui!
Heureuſe Lanaſſa! tu pourrois aujourd'hui!...
Mon ame en ces moments ouverte à l'eſpérance,
Chancelle en ſon deſſein & perd de ſa conſtance.

Moi, je m'immolerois, quand pouvant être à moi
Il me conserveroit ſon amour & ſa foi?
Moi, libre déſormais d'un funeſte hymenée,
Maitreſſe de ma vie & de ma deſtinée?...
Fatime, où m'égaré-je? Ai-je donc oublié?...
Quel ſonge vient m'offrir ton aveugle amitié!
A quel eſpoir trompeur ton zèle me rappelle!
Tu veux me conſoler? tu m'accables, cruelle!
L'inéxorable honneur tient mon cœur engagé;
Pour être ſuſpendu, mon ſort n'eſt point changé.
Reſpecte en ces moments ma conſtance, ma gloire,
Ma réſolution, enfin, laiſſe-moi croire,
Aſſure-moi plutôt que ce jeune François,
A mon amour, à moi, fût ravi pour jamais;
Epargne-moi le trouble où ſon ſeul nom me jette,
Qu'il ignore mon ſort, & je meurs ſatisfaite.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIÈRE.

LE GÉNÉRAL FRANÇOIS, UN OFFICIER FRANÇOIS.

LE GÉNÉRAL.

La Trève que je viens d'accorder à la Ville,
A nos Guerriers ici laiſſe un accès facile;
Hors des murs ce parvis & ce Temple bâtis
Sont un lieu de franchiſe ouvert aux deux Partis.
La foi de l'Indien ne peut m'être ſuſpecte,
Et la guerre a des loix que par-tout on reſpecte.

L'OFFICIER.

Je ſçais que de ce Temple à Brama conſacré,
L'honneur a fait pour nous un aſyle aſſuré;
Mais par le Gouverneur la trève demandée,
Seulement pour un jour, lui vient d'être accordée.

Un jour suffira-t-il pour enlever les corps
Des Guerriers malheureux qu'ont vu périr ces bords,
Indiens ou François, victimes du carnage,
Sans sépulture encor sur ce triste rivage?

LE GÉNÉRAL.

En mettant à la trève un terme aussi prochain,
En menaçant ces murs de l'assaut pour demain,
Je sers les Assiégés, & pour eux je profite
Des extrêmités même où leur Ville est réduite.
Déja de trop de sang ce rivage est baigné,
Sauvons celui du moins qui peut être épargné.
Quelqu'avantage, ami, qu'on cherche dans la guerre,
Compense-t-il les maux qu'elle apporte à la terre?
A regret cependant, je vois ce Peuple entier,
En Esclave asservi par le Bramine altier;
Son art est d'échauffer les esprits en tumulte,
Et de les allarmer sur les mœurs, sur le culte;
Je les ai rassurés: ils ont sçu que mon Roi,
En m'envoyant vers eux, n'exige que leur foi,
Qu'il n'est rien dans leurs Loix qu'il veuille qu'on renverse,
Qu'il ne veut seulement, pour les soins du Commerce,
Qu'un Port, où ses Vaisseaux partis pour l'Indostan,
Puissent se reposer sur le vaste Océan.

Mais apprends ſur ces bords quel autre ſoin m'amène,
Que j'aime, que j'adore une jeune Indienne;
Que trois ans ſont paſſés, depuis qu'en ces climats,
Un Voyage entrepris me fit voir tant d'appas;
Que dans ces mêmes murs, malgré l'uſage auſtère,
Je la vis quelquefois de l'aveu de ſon père;
Que je lui plûs, qu'épris du plus ardent amour,
Je conçus le projet de l'épouſer un jour;
Que je vis vers moi ſeul ſa jeune ame entraînée,
Du moins avec tout autre éluder l'hymenée;
Qu'en France rappellé par les lettres des miens,
Je partis éperdu, j'emportai mes liens,
Et que ſi j'ai brigué l'honneur de l'entrepriſe,
Par qui cette Cité nous doit être ſoumiſe:
Ce fut encore, ami, pour revoir un ſéjour,
Où j'étois en ſecret rappellé par l'amour.
Mais c'eſt trop t'arrêter, cours, informe-toi d'elle;
Son nom eſt Lanaſſa; j'attends tout de ton zèle.

L'OFFICIER.

Mais au ſein de ces murs il faudroit pénétrer,
Par les loix de la guerre on n'y ſauroit entrer:
Comment puis-je ſavoir?....

LE GÉNÉRAL.

Même hors de la Ville
Tu peux t'en informer, & c'eſt un ſoin facile ;
Va, ne perds point de tems pour en être éclairci,
Il ſuffira pour toi de la nommer ici,
La caſte dont elle eſt, dans l'Inde eſt la première,
Et met avec ſon nom ſes deſtins en lumière.

(*L'Officier ſort.*)

SCENE II.

LE GÉNÉRAL FRANÇOIS, *ſeul.*

TOI que le Ciel dérobe encore à mes regards,
Ma chère Lanaſſa ! vis-tu dans ces remparts?
As-tu pu reſter libre ? Un cruel hymenée,
Sous ſon joug, malgré toi, t'auroit-il enchaînée ?
Pardonne, ô mon Pays, ſi je donne en ce jour
Parmi les ſoins guerriers, un moment à l'amour.
Pardonne, Lanaſſa, ſi troublant ton azile,
Je viens porter la flamme & le fer dans ta Ville ;
Plains-moi ſans me haïr ; les ordres de mon Roi,
L'honneur même aujourd'hui me fait voler vers toi.

SCENE III.

LE GÉNÉRAL FRANÇOIS, UN OFFICIER FRANÇOIS.

LE GÉNÉRAL.

HÉ bien ! quel eſt ſon ſort & que viens-tu me dire ?
Sçais-tu ſi Lanaſſa ? . . .

L'OFFICIER.

Je n'ai pu m'en inſtruire.

LE GÉNÉRAL.

Qui peut donc t'arrêter ?

L'OFFICIER.

Un ſpectacle d'horreur,
Que du cruel Bramine apprête la fureur ;
Le Peuple dont la foule inonde ce rivage,
De tout autre chemin m'a fermé le paſſage.

LE GÉNÉRAL.

Comment ! explique toi, parle ?

L'OFFICIER.

En ces mêmes lieux,
Seigneur, le croirez vous? dans une heure, à nos yeux,
Ciel! une Veuve au gré de leur féroce attente,
Dans des feux dévorants va se plonger vivante.
La Coutume l'ordonne & soutient sa vertu;
Elle suit son époux....

LE GÉNÉRAL.

Ah! Dieu! que me dis-tu?

L'OFFICIER.

Dans le Temple déja la victime est entrée;
Cette Cérémonie effroyable & sacrée
Est une Fête aux yeux de ce Peuple insensé,
Qui croit voir un Autel dans le bûcher dressé.
Les riches ornements dont la Veuve se pare
Avant que de marcher à cette mort barbare,
L'or & les diamants, les perles, les rubis,
Dont le pompeux éclat relève ses habits,
Offrande à ces Autels, & butin du Bramine,
N'entretiennent que trop la soif qui le domine;
C'est le triomphe ici de la cupidité,
Celui du fanatisme & de la cruauté.

LE GÉNÉRAL.

Et la Religion consacre leur furie!
Nous pourrions, nous, François, souffrir leur barbarie?
Elle iroit à la mort & j'en serois témoin?

L'OFFICIER.

Pardonnez, si par vous chargé d'un autre soin....

LE GÉNÉRAL.

Oublions mon amour, l'humanité m'appelle,
Ces moments sont trop chers, sont trop sacrés pour elle,
De ma défense, ami, l'infortune a besoin,
Voler à son secours, voilà mon premier soin.
Et j'atteste le Ciel & ce cœur qui m'anime,
Que je vais tout tenter pour sauver la victime.
Viens, courons, suis mes pas.

L'OFFICIER.

Hé! que prétendez-vous?
Que pouvons-nous pour elle? & quels droits avons-nous?
Comment du fanatisme écarter les injures?



SCENE IV.

LE GRAND BRAMINE, *suivi de ses Bramines*, LE GÉNÉRAL FRANÇOIS, LES DEUX OFFICIERS FRANÇOIS.

LE GRAND BRAMINE.

SUPERBE Européen, quels sont donc ces murmures!
De l'Epoux qui n'est plus cet hommage attendu,
Ce digne Sacrifice est presque suspendu!
Au mépris de la trève on répand les allarmes,
Les tiens même ont parlé de courir à leurs armes!
Sans respect pour le Temple, en ce parvis sacré,
En tumulte par eux je viens d'être entouré.

LE GÉNÉRAL.

Ah! je les reconnois au vœu qui les enflamme!

LE GRAND BRAMINE.

Tu leur donnois cet ordre!

LE GÉNÉRAL.

Il étoit dans leur ame.
Cours, suspends en mon nom les transports des François,
Qu'ils n'entreprennent rien, ils seront satisfaits.

SCENE V.

LE GÉNÉRAL FRANÇOIS, LE GRAND BRAMINE.

LE GÉNÉRAL.

BARBARE, il eſt donc vrai, ces mœurs abominables
Que les Européens traitent encor de Fables,
Tant ils ont peine à croire à leur férocité,
C'eſt toi qui les maintiens par ton autorité!
Des Temples protecteurs les enceintes tranquilles,
Aux malheureux Mortels doivent ſervir d'aziles;
Les Miniſtres des Cieux ſont des Anges de paix,
Il ne doit de leurs mains ſortir que des bienfaits:
C'eſt par l'heureux emploi de conſoler la terre,
Qu'ils honorent le Temple & leur ſaint Miniſtère,
Et que le Sacerdoce auguſte & reſpecté,
Sans crime avec le trône entre en rivalité.
Er toi honte des Dieux qu'ici tu repréſentes,
Ne levant vers le Ciel que des mains malfaiſantes!
Tu fais des cruautés une Loi de l'Etat,
Et l'appanage affreux de ton Pontificat!

C'eſt au pied des Autels que les bûchers s'allument,
Qu'on livre la victime aux feux qui la conſument;
Des Prêtres ont ouvert ces horribles tombeaux!
L'encenſoir eſt ici dans la main des Bourreaux!
Ainſi donc, d'un œil ſec tu verras une femme
S'élancer à ta voix dans des gouffres de flamme!
Ton oreille entendra les cris de ſa douleur!
Je ne la connois point, je connois ſon malheur,
Je connois la pitié; mon cœur eſt né ſenſible
Autant qu'on voit le tien ſe montrer inflexible;
Dans l'excès des tourments elle eſt prête à périr,
Contre vos mœurs & toi je viens la ſecourir,
Déchirer le bandeau de cette erreur ſtupide,
Qui force en ces climats la Femme au ſuïcide,
Et faire dire un jour à la poſtérité,
Montalban, ſur ces bords, fonda l'humanité.

LE GRAND BRAMINE.

Quelle eſt donc ton audace?

LE GÉNÉRAL.

Apprends à nous connoître.

LE GRAND BRAMINE.

Es-tu vainqueur ici pour nous parler en maître?

LE GÉNÉRAL.

Je parle en homme.

LE GRAND BRAMINE.

Et moi comme organe des Cieux;
Comme un Prêtre, un Mortel inſpiré par ſes Dieux.

LE GÉNÉRAL.

Tes Dieux t'exciteroient à tant de barbarie!

LE GRAND BRAMINE.

Quel es-tu pour juger des mœurs de ma patrie,
Pour vouloir renverſer & plonger dans l'oubli
Sur des ſiècles ſans nombre un uſage établi?
Crois-tu déraciner de ta main foible & fière
Cet antique Cyprès qui couvre l'Inde entière?

LE GÉNÉRAL.

J'y porterai la hache.

LE GRAND BRAMINE.

Et l'effort ſera vain;
Le tems autour de l'arbre a mis un triple airain.

LE GÉNÉRAL.

Dis autour de ton cœur: plus l'uſage eſt antique,
Plus il eſt tems qu'il ceſſe, & plus, cœur fanatique,
Tu devrois commencer à ſentir les remords
Qu'avant toi tes pareils n'ont point eûs ſur ces bords.

Barbare ! de quel nom faut-il que je te nomme ?
Toi Prêtre ! toi Bramine ! & tu n'es pas même homme !
La douce humanité, plus inſtinct que vertu,
Ce premier ſentiment qui ne s'eſt jamais tû,
Né dans nous, avec nous, & l'ame de notre être,
Ce qui fait l'homme enfin, tu peux le méconnoître !
De quel ſouffle, en naiſſant, fus-tu donc animé ?
Quel monſtre, ou quel rocher dans ſes flancs t'a formé ?
Tu n'as donc, malheureux, jamais verſé de larmes !
De l'attendriſſement jamais ſenti les charmes !
Il m'a fallu venir ſur ces bords révoltans,
Pour t'apprendre qu'il eſt des cœurs compatiſſants.
Je te rends grace, ô Ciel ! dont la voix tutelaire
M'appelloit dans ce Temple, ou plutôt ce repaire ;
Tigres, j'arrêterai vos excès inhumains,
Vos infâmes bûchers par moi ſeront éteints.

LE GRAND BRAMINE.

Eteindras-tu l'àmour ? éteindras-tu le zèle,
Le courage fondé ſur la baze immortelle
De la Religion qui confond dans ces lieux
Le reſpect de l'Epoux & le reſpect des Dieux ?
Un généreux amour conſervé dans les ames,
De la mort parmi nous fait triompher les Femmes ;

Si de ce dévouement leur grand cœur eſt jaloux,
Crois-tu que nous ſoyons plus indulgens pour nous?
Sçais-tu pourquoi je ſuis le premier des Bramines?
Je parvins à ce rang par des chemins d'épines;
J'ai déchiré ce ſein de bleſſures couvert,
Sans courir à la mort, j'ai fait plus, j'ai ſouffert.
Quant à la Loi cruelle où la Veuve eſt ſoumiſe,
Autant que la raiſon, l'équité l'autoriſe.
Les Femmes autrefois, ne l'as-tu point appris?
Hâtoient par le poiſon la mort de leurs maris.

LE GÉNÉRAL.

Non, je ne te crois pas; ces Epouſes fatales,
L'enfer ne les vomit qu'à de longs intervalles.
Le crime ſur la terre eſt toujours étranger,
Comme tous les fléaux il n'eſt que paſſager;
C'eſt le premier bourreau des cœurs dont il s'empare,
La Femme eſt moins cruelle, & toi ſeul es barbare.
Ecoute; vos bûchers, vos ſpectacles d'horreur,
N'ont que trop juſtement excité ma fureur,
Je marche dans ces lieux ſur des monceaux de cendre,
De l'indignation je n'ai pu me défendre:
Mais ſonge que demain ces remparts ſous nos coups,
Peut-être vont tomber, & la Ville être à nous.

Prends un peu de nos mœurs ; si tu n'es pas sensible,
Ne sois pas inhumain, l'effort n'est pas pénible ;
Trop sûr que tu dois l'être en ces funestes lieux,
Qu'on n'y souffrira plus un usage odieux :
De celles qu'opprimoit votre Loi meurtrière,
Souffre au moins qu'aujourd'hui je sauve la dernière ;
Que dis-je ? applaudis-toi, quand je lui tends la main,
Laisse-là ta Coutume, il s'agit d'être humain.

LE GRAND BRAMINE.

Tu te flattes en vain que ton bras la délivre,
Qu'assez lâche aujourd'hui pour consentir à vivre,
Elle aille sous ses pieds disperser sans remords
La cendre de l'époux qui l'attend chez les morts.
A-t-elle un père, un frère? hé bien ! de la Nature
Leur juste fermeté fait taire le murmure ;
A leur exemple ici sois donc moins effrayé,
Ils domptent la Nature, étouffe la pitié.

LE GÉNÉRAL.

Oui, tyran ! je vois trop que ton ame inflexible,
A toute émotion veut être inaccessible ;
Je vois trop dans ce Temple ouvert au préjugé,
Ton endurcissement en systême érigé ;
Puisque rien ne fléchit ton cruel caractère,

Ce que ma voix n'a pu, nos armes le vont faire,
Et l'Inde, malgré toi, verra marquer mes pas,
Par cette humanité que tu ne connois pas.
Je jure ſur ce fer, ce fer que mon courage
Ne ſçauroit employer pour un plus digne uſage,
Je jure dans ce Temple où tu répands l'effroi,
De ſauver la victime & d'abolir ta Loi.

SCENE VI.

UN BRAMINE, LE GÉNÉRAL FRANÇOIS, LE GRAND BRAMINE.

UN BRAMINE.

LA Veuve a depouillé dans l'enceinte ſacrée
Les pompeux ornemens dont elle étoit parée,
On vous attend, on veut remettre entre vos mains
Les Offrandes.

LE GRAND BRAMINE.

Sortons.

LE GÉNÉRAL.

Arrêtez, inhumains!
Il n'eſt point de moyens qu'en ces lieux je n'employe;
Oui, dès ce moment même, il faut que je la voye.

LE GRAND BRAMINE.

Modère ce tranſport & quitte cet eſpoir;
Se ſouſtraire aux regards, eſt pour elle un devoir:
Jamais un Etranger ne peut approcher d'elle;
Et dans la ſolitude où ce moment l'appelle,
Des expiations, des ſoins religieux
Dérobent même encor ſa préſence à nos yeux.

LE GÉNÉRAL.

Elle ne mourra point: malgré ton artifice,
Je ſçaurai la ſouſtraire aux horreurs du ſupplice.
Tyran d'un ſexe foible! ah! tu ne ſçais donc pas
Combien il nous eſt cher & dans tous les climats!
Nos Chevaliers François remplis du même zèle,
Mille fois en champ clos vengèrent ſa querelle;
Même ſans le lien des amoureux penchans,
Nous ſauvâmes ſa vie ou ſa gloire en tout tems.

LE GRAND BRAMINE.

Et c'eſt où je t'arrête; oui, c'eſt ſa gloire même,
Qui de mourir ici lui fait la Loi ſuprême.
Penſes-tu qu'oubliant tout ce qu'elle ſe doit,
Pour l'intérêt de vivre, elle en perde le droit?
Elle a promis ſa mort, la pitié qui te preſſe
Ne peut rien ſur ſon ame & rien ſur ſa promeſſe.

Loin de plaindre ſon ſort, admire ſon grand cœur ;
Ne le ſoupçonne point de foibleſſe ou d'erreur;
L'honneur engage enfin cette Epouſe fidelle :
Quand je te céderois, tu n'obtiendrois rien d'elle.

SCENE VII.

LE GÉNÉRAL FRANÇOIS, UN OFFICIER FRANÇOIS.

L'OFFICIER.

J'ACCOURS vers vous Seigneur; ah! ſçavez-vous les vœux,
Les ſoins du Gouverneur & des complots affreux?

LE GÉNÉRAL.

Précipiteroit-on cet appareil tragique?

L'OFFICIER.

O ſuperſtition! l'Indien fanatique
Ne demandoit la trève en ces funeſtes lieux,
Que pour favoriſer un ſpectacle odieux,
Pour laiſſer au Bramine impunément barbare,
Le loiſir d'artiſer le bûcher qu'il prépare.

LE GÉNÉRAL.

J'apprêtois ce triomphe au Bramine endurci!
Pour la faire périr on me jouoit ainſi!

Ah! d'indignation tout mon cœur se soulève.
Retournons vers mon Camp, & que la guerre achève
De purger ces climats d'un Peuple aussi pervers,
Allons: les perdre, amis, c'est servir l'Univers....
Mais la trève subsiste, & ma foi n'est point vaine,
L'honneur me tient aussi dans sa funeste chaîne,
Et sa Loi tyrannique accable en même-tems
L'innocence qui souffre, & moi qui la défens.
Que je tienne à l'honneur, l'humanité murmure;
Que je veuille être humain, il faut être parjure;
Que dis-je? exterminer cette triste Cité,
Tout un Peuple, est-ce là servir l'humanité!
Non; du lâche Bramine & de son artifice,
J'ai peine à croire encor le Gouverneur complice,
De tant de perfidie il n'a pu se noircir;
Près de lui, sans tarder, courons nous éclaircir;
J'attends un autre soin de l'honneur qui l'anime:
Le nôtre est de défendre un sexe qu'on opprime.
Viens donc, & prévenant de féroces excès,
Servons les malheureux & montrons-nous François.

Fin du Troisième Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LA VEUVE, *seule, vêtue de lin.*

VOILA donc mon destin! voilà donc mon partage!
J'achèverai de vivre à la fleur de mon âge.
Le Ciel me rend un frère, & c'est dans ces momens
Qu'il faut que je m'arrache à ses embrassemens;
Et je n'en puis goûter l'émotion si douce:
La Nature m'attire & l'honneur me repousse.
Une autre voix me charme & m'accable à son tour;
Victime de l'hymen, victime de l'amour,
Il me faut renfermer cette secrette flâme,
Ce profond sentiment qui maitrise mon ame;
Et la mort dans le cœur, marcher le front serein
Au bûcher où m'entraîne un Epoux inhumain.
Il semble à mes douleurs, que sa rigueur extrême,
Une seconde fois m'arrache à ce que j'aime.

Il a fait tous mes maux, & je dois aujourd'hui
Paroître heureuſe encor de m'immoler pour lui:
Ma deſtinée entière eſt-elle aſſez cruelle!
O toi que j'adorai, toi qu'envain je rappelle,
Toi dont le ſouvenir ſi cher à mon amour,
M'aida dans mes ennuis à ſupporter le jour,
De tout ce que j'aimois ſans retour ſéparée,
Par ta fatale abſence au déſeſpoir livrée,
Aide-moi maintenant à quitter ſans effroi
Ce jour que Lanaſſa n'eût aimé que pour toi.

SCENE II.

LE GRAND BRAMINE, LA VEUVE.

LE GRAND BRAMINE.

LA parole, Madame, à vos parens donnée,
Ne laiſſe aucun retour à votre âme enchaînée.
Au ſang dont vous ſortez votre vertu répond;
Et ſi j'en crois la paix qu'on voit ſur votre front,
Vous chériſſez ſans doute une promeſſe auſtère,
Qui ne vous permet plus un regard vers la terre.
Votre ame a déja pris, dans ſes devoirs preſſans,
Un courage au-deſſus des révoltes des ſens;
Elle s'élance aux Cieux, où pure & ſans mélange,

Sa ſource fût cachée avec celle du Gange.
Si vous quittez la vie & ſes vaines douceurs,
Vous honorez nos Loix, vous conſacrez nos mœurs;
Vous en raffermiſſez les profondes racines;
Vous tranſmettez l'exemple à d'autres héroïnes;
Vous conſervez l'honneur de ceux qui vous ſont chers;
Du bûcher vous règnez juſques ſur les Enfers,
Et ſi pour expier juſqu'aux moindres ſouillures,
Votre époux eſt tombé dans ces lieux de tortures,
Votre mort le rachète, & votre dévouement,
En un bonheur ſans fin va changer ſon tourment.
C'eſt peu de joindre ici votre image aux Statues
De celles que l'effroi ni la mort n'ont vaincues;
Tandis que votre nom ſur la terre vivra,
Du Pays Malabare aux ſommets d'Eſwara,
Dans des Aſtres ſereins vous rejoindrez ces Veuves,
Qui de la foi promiſe ont ſçu donner ces preuves,
Et qui pour leurs Epoux n'ont pas cru dans le Ciel
Trop payer de leur mort un repos éternel.

LA VEUVE.

Sans ſçavoir par quels biens un Dieu juſte répare
Les horreurs de la mort que la Loi me prépare,
Et ſans vouloir chercher, par un ſoin ſuperflu,
Quel ſera mon deſtin dans un monde inconnu,

Je me facrifierai, puifqu'enfin tout l'exige,
La Loi, l'honneur des miens, mon propre honneur; que dis-je!
Le dégoût de la vie eft au fond de mon cœur;
Je ne reproche aux Dieux que leur trop de rigueur;
Hélas! en prononçant ma fentence mortelle,
Ils pouvoient m'accorder une fin moins cruelle,
Et s'ils vouloient ma mort à l'âge où je me voi,
En charger la Nature & non pas votre Loi.
J'aurois pu différer d'un an mon Sacrifice;
Mais j'ai craint des foupçons l'ordinaire injuftice,
J'ai craint que l'on n'ôfât, fur ce retardement,
Du refus de mourir m'accufer un moment.
Et puifque dans mon cœur j'étois déterminée
A fubir cette mort où je fuis condamnée,
J'ai mieux aimé courir au-devant du trépas,
Que de le voir vers moi s'avancer pas à pas.
Je ne fais qu'un feul vœu du fond de cet abîme,
C'eft d'être de l'honneur la dernière victime,
Et que l'humanité dont il bleffe les loix,
Reprenne en ces climats fon empire & fes droits.

LE GRAND BRAMINE.

Qu'ofez-vous fouhaiter? qu'avez-vous dit, Madame?
Etouffez un tel vœu dans le fond de votre âme.
L'humanité! foibleffe! impuiffance du bien,

Des Mortels corrompus chimérique lien!
Ce vœu trop indiſcret dont votre ame eſt ſéduite,
De votre ſacrifice affoiblit le mérite;
Mais je vous connois mieux, de vous-même jamais
Vous n'auriez pû former ces aveugles ſouhaits.
Ces fiers Européens, juſqu'en nos Eſprits même
Ont ſoufflé le poiſon de leur lâche ſyſtême;
Mais plus ces Etrangers nous infectant d'erreurs,
Veulent nous inſpirer leur doctrine & leurs mœurs,
Plus il faut par l'éclat des exemples ſublimes,
Combattre & repouſſer de funeſtes maximes:
D'une ame haute & ferme au-deſſus de ſon ſort,
Telle enfin que la vôtre, on attend cet effort.
Songez-en ces momens que l'Inde vous contemple,
Et de votre courage exige un grand exemple.

SCENE III.

LA VEUVE, *ſeule.*

OU fuir? où me ſauver d'un horrible trépas?
La flâme me pourſuit, je la vois ſous mes pas,
Je la ſens.... Que de maux avant de ceſſer d'être,
Dans quels affreux climats j'eus le malheur de naître?

SCENE IV.

LA VEUVE, LE JEUNE BRAMINE.

LE JEUNE BRAMINE.

J'ACCOURS vers toi, ma sœur, tu vas changer de sort;
Connois mon espérance & renonce à la mort.
Du Chef des assiégeans la généreuse envie,
Auprès du Gouverneur hautement t'a servie.
Tu vivras, il l'exige; un Dieu consolateur,
De ce vaillant Guerrier fait ton libérateur.

LA VEUVE.

Il ne s'informoit point quelle étoit la victime?

LE JEUNE BRAMINE.

Non; l'humanité seule & l'inspire & l'anime.
Avec quelle chaleur sa pitié, son courroux,
Son indignation éclatoit devant nous!
Il n'auroit point montré d'ardeur plus véhémente
Pour défendre une Sœur ou sauver une Amante.
A de si beaux transports je brûlois d'applaudir;
Mais aux yeux du Bramine à ce point m'enhardir,

C'étoit faire à des cœurs dont le mien se défie,
Soupçonner l'intérêt que je prends à ta vie.
Qu'il est dur de cacher la pitié dans son sein,
Et de dissimuler pour paroître inhumain !
Hélas ! l'Européen ne pouvant me connoître,
Me voyoit du même œil qu'il voyoit le Grand-Prêtre.
Ah! combien j'en souffrois ! Il court au Gouverneur;
A te sauver la vie, il a mis son honneur,
Et sans tes surveillans, dans sa fureur extrême,
Il viendroit en ce lieu t'en arracher lui-même.

LA VEUVE.

Ah! détourne ses pas; tu connois trop la Loi,
Il ne peut en ces lieux paroître devant moi ;
Les yeux d'un Etranger souilleroient la victime,
De sa seule présence on me feroit un crime;
Mais peut-être en ce jour, quoiqu'il soit mon soutien,
Ton intérêt pour moi t'exagère le sien.
Il a pris ma défense, il suivoit dans son zèle
Un premier mouvement de pitié naturelle ;
Mais cet Européen envoyé par son Roi,
N'a-t-il pas d'autres soins que de penser à moi?
Peut-il prendre ma cause & ne pas me connoître?

(*à part.*)

D'ailleurs puis-je accepter ? Un seul mortel peut-être.

LE JEUNE BRAMINE.

J'ai vu l'inſtant, te dis-je, où pour l'humanité,
Des Loix de l'honneur même il ſe fût écarté.
Oui, prêt à tout ôſer, prêt à rompre la trève,
Plutôt que de ſouffrir que ton bûcher s'élève.
Aux tranſports vertueux de ſa noble fureur,
Je prenois l'Inde entière & nos Loix en horreur.

SCENE V.

FATIME, LA VEUVE, LE JEUNE BRAMINE.

FATIME.

Vous n'avez point, Madame, à craindre la préſence
Du Chef des aſſiégeans qui prend votre défenſe,
Et n'ayant pu vous voir, ni même l'eſpérer,
Il ne vous cherchera que pour vous délivrer;
Mais contre la rigueur d'un uſage barbare,
Trop hautement, pour vous, ce Guerrier ſe déclare.
Ce Héros dans ces lieux n'eſt point en ſûreté:
J'ai vu le fanatiſme & ce Peuple irrité;
Le Bramine jaloux de garder ſa victime,
Contre cet Etranger lui-même les anime;

Il le peint dans nos murs comme un monſtre odieux,
L'ennemi de nos Loix, l'ennemi de nos Dieux;
Je crains de ces clameurs quelque ſuite ſanglante.

(*Au jeune Bramine.*)

Engagez-le à cacher l'appui qu'il vous préſente,
Ou les ſoins du Guerrier qui vous ſert aujourd'hui,
Peut-être vains pour vous, vont tourner contre lui.

LA VEUVE.

Hé quoi! malgré la trève, il périroit, Fatime!
J'ai trop tardé, ſans doute, à livrer la victime.
Je cours de mon bûcher ordonner les apprêts.

FATIME.

O Ciel! qu'allez-vous faire?

LE JEUNE BRAMINE.

Et je le ſouffrirois!

LA VEUVE.

Voyez à quels périls mon intérêt l'expoſe.
Il peut perdre la vie, & j'en ſerois la cauſe.
Je crains pour moi l'appui qu'il daigne me prêter;
Quelque ſoit ſon ſecours, je n'en puis profiter;
Mais ſi je me dérobe aux ſoins de ſon courage,
Je dois le garantir d'un Peuple qui l'outrage;

De tous ces furieux détourner le poignard,
Et mettre entr'eux & lui mon bûcher pour rempart.

LE JEUNE BRAMINE.

Ton danger fait le ſien : ma ſœur, conſens à vivre,
Et ce Peuple aujourd'hui ceſſe de le pourſuivre.

LA VEUVE.

Mon trépas le ſert mieux & je cours à la mort,
Autant pour le ſauver, que pour remplir mon ſort.
On ne me verra point en prolongeant ma vie,
Favoriſer moi-même une aveugle furie ;
Oui, mon cœur va répondre à la grandeur du ſien :
Je vole à ſon ſecours comme il voloit au mien.

SCENE VI.

LE JEUNE BRAMINE, FATIME.

LE JEUNE BRAMINE.

NE l'abandonnez pas : pour chercher le Grand-Prêtre,
Le Général François ici va reparoître ;
J'attendrai ce Guerrier, j'obtiendrai qu'aujourd'hui
Il diſſimule encor pour ma ſœur & pour lui.

SCENE VII.

LE JEUNE BRAMINE, *seul.*

AINSI le fanatisme aveugle ses victimes.
Héroïque Mortel, plein de transports sublimes,
Faut-il donc pour toi-même avoir à redouter
Le généreux appui que tu veux nous prêter !

SCENE VIII.

LE JEUNE BRAMINE, LE GÉNÉRAL FRANÇOIS.

LE JEUNE BRAMINE.

SEIGNEUR, où courez vous ? je mérite peut-être....

LE GÉNÉRAL.

Que me veux-tu ?

LE JEUNE BRAMINE.

Qu'au moins vous daigniez me connoître.

LE GÉNÉRAL.

J'ai vu le Chef des tiens, c'est te connoître assez.

LE JEUNE BRAMINE.

Ah! je diffère d'eux plus que vous ne penſez.

LE GÉNÉRAL.

Que m'importe?

LE JEUNE BRAMINE.

Je plains le deſtin déplorable
De celle qu'en ces lieux notre Coutume accable.

LE GÉNÉRAL.

Au-devant de mes pas t'auroit-on envoyé?
De toi tout m'eſt ſuſpect & juſqu'à la pitié;
Laiſſe-moi.

LE JEUNE BRAMINE.

Non, Seigneur, que mon cœur vous révèle
Quel puiſſant intérêt m'eſt inſpiré par elle:
A la mort qui l'attend vous voulez la ravir,
Je le veux plus que vous & puis vous y ſervir.
Connoiſſez en un mot toute ma deſtinée:
J'ai retrouvé ma ſœur dans cette infortunée.

LE GÉNÉRAL.

Ta ſœur! elle!

LE JEUNE BRAMINE.

Elle-même.

LE GÉNÉRAL.

Ah ! Dieu ! s'il est ainsi,
Barbare, ses dangers en sont plus grands ici.

LE JEUNE BRAMINE.

Ils le sont moins, Seigneur.

LE GÉNÉRAL.

Je sais trop votre rage,
A quelle cruauté le nom de frère engage.

LE JEUNE BRAMINE.

Ne me confondez point, par grace, avec les miens.
Non, je sçais mieux du sang respecter les liens :
Ma sœur prête à périr par des Loix inhumaines,
Sur un bûcher ! ah Dieux ! son sang crie en mes veines ;
Pour un objet si cher je pourrai tout braver,
Je suis Européen dès qu'il faut la sauver ;
Attendez tout de moi, Seigneur.

LE GÉNÉRAL.

Vous l'avez vue
Est-il vrai qu'à la mort elle soit résolue ?

LE JEUNE BRAMINE.

Vous en seriez surpris, vous en seriez touché.
A son cruel devoir son cœur est attaché ;

Devoir d'autant plus dur à ſon ame aſſervie,
Qu'on croit que cet hymen qui lui coûte la vie,
N'étoit point le lien que ſon cœur eût choiſi.

LE GÉNÉRAL.

Et celui qu'elle aimoit d'un lâche effroi ſaiſi,
Souffrira ſous ſes yeux cet horrible ſpectacle!
À la mort d'une Amante il n'ôſe mettre obſtacle!
Son ſort me touche, moi qui lui ſuis étranger,
Comme homme ſeulement je viens la protéger.
Le lâche! que fait-il? qu'eſt-ce qu'il appréhende?
Comment peut-il ſouffrir qu'un autre la défende?

LE JEUNE BRAMINE.

Sans doute en d'autres lieux le Ciel l'a retenu;
Mais qu'avec mes deſtins mon cœur vous ſoit connu:
Autant que je le puis je répare l'injure
Qu'en ce climat barbare on fait à la Nature;
Loin d'exhorter ma ſœur à ſubir le trépas;
C'eſt moi qui vous cherchois, c'eſt moi qui ſur vos pas
Venois me joindre à vous pour lui ſauver la vie;
J'ai tout tenté près d'elle, & ne l'ai point fléchie;
Mais je ſuis trop heureux dans ces momens d'effroi,
Puiſqu'elle trouve en vous même intérêt qu'en moi.

Vous êtes né ſenſible, & le Ciel nous ordonne
De ſauver, s'il ſe peut, des jours qu'elle abandonne,
Arrachons Lanaſſa....

LE GÉNÉRAL.

La foudre m'a frappé!
Quel nom!

LE JEUNE BRAMINE.

Quel cri, Seigneur, vous eſt donc échappé?

LE GÉNÉRAL.

Lanaſſa la victime!

LE JEUNE BRAMINE.

Elle vous eſt connue?

LE GÉNÉRAL.

Lanaſſa pour mourir dans ces lieux retenue!
Et j'ignorois mes maux, & je venois ſi loin
Pour être de ſa mort l'infortuné témoin!
Je veux la voir.

LE JEUNE BRAMINE.

Seigneur....

LE GÉNÉRAL.

J'y vole à l'inſtant même.
Veux-tu donc que je laiſſe immoler ce que j'aime?

LE JEUNE BRAMINE.

Vous l'aimeriez? qui! vous?

LE GÉNÉRAL.

N'arrête point mes pas.

LE JEUNE BRAMINE.

D'impénétrables murs ne vous permettront pas....
Et la trève interdit, Seigneur, la force ouverte;
Oui, ce feroit courir vous-même à votre perte.
N'allons point rendre vains par d'aveugles tranfports,
Les prodiges qu'un Dieu fait pour nous fur ces bords.

LE GÉNÉRAL.

Hé! que peux-tu pour elle en ce péril extrême?

LE JEUNE BRAMINE.

Il eft un foûterrain caché dans ces murs même,
Et par où l'on m'a dit qu'une femme autrefois
Fût fouftraite à prix d'or à la rigueur des Loix;
Il répond dans ces lieux à cette foffe ardente,
Où doit s'enfevelir la victime innocente;
Et par d'autres détours à la mer il conduit.
Bientôt la trève expire & le meurtre la fuit;
Si le Bramine altier preffe le facrifice,
Au défaut de la force, employons l'artifice.

Moi du ſein de ce Temple avec vous au-dehors,
Le Ciel, c'eſt mon eſpoir, va ſervir nos efforts.

LE GÉNÉRAL.

Si près & ſi loin d'elle! ah! chaque inſtant me tue!
Je friſſonne d'horreur; mon oreille éperdue,
Dans des feux dévorans croit entendre ſes cris!

LE JEUNE BRAMINE.

Ah! Seigneur! commandez encore à vos eſprits.
Redoutez aujourd'hui ce zèle fanatique,
D'où ſortiroit bien-tôt la révolte publique,
Avec nous, dans ce Temple, on ſçait votre entretien;
Les eſprits ſoulevés n'écouteroient plus rien.
Pour ſauver Lanaſſa, quelque ſoin que je priſſe,
Vous-même vous feriez preſſer le ſacrifice.
Regagnez votre Camp, pour Lanaſſa, pour vous;
Dérobez-vous ſur-tout à de perfides coups.

LE GÉNÉRAL.

Hé bien! je veux t'en croire & ſuis ſans défiance:
Mais de ton zèle ici pour première aſſurance,
Viens donc chez le Grand-Prêtre abjurer devant moi
Le Miniſtère affreux qu'il n'a commis qu'à toi.

LE JEUNE BRAMINE.

Que dites-vous? non, non; il me faut, au contraire,

Feindre encor de garder ce fatal Miniſtère :
Il ſeroit auſſi-tôt remis en d'autres mains ;
Le délai nous ſert mieux contre des inhumains.

LE GÉNÉRAL.

Je cède à tes raiſons ; ton zèle me raſſure.
Je ſervirai l'amour ; cours ſervir la Nature.

LE JEUNE BRAMINE.

Ma ſœur me réſiſtoit ; mais je vais l'informer
Quel bras en ſa faveur aujourd'hui va s'armer.
Le Grand-Prêtre s'avance ; adieu, Seigneur ; je tremble
Que le barbare ici ne nous ſurprenne enſemble ;
Adieu, comptez ſur moi.

SCENE IX.

LE GÉNÉRAL FRANÇOIS, LE GRAND BRAMINE.

LE GÉNÉRAL.

VAS-TU donc la chercher?
Vas-tu dans ta fureur la traîner au bûcher ?

LE GRAND BRAMINE.

Profane, crois-tu donc que ſa vertu conſtante ?...

LE GÉNÉRAL.

Je n'aurai point en vain re ..., tardé ton attente.

LE GRAND BRAMINE.

Quand tu vois que son sort & même ses souhaits...,

LE GÉNÉRAL.

Son sort d'elle & de toi dépend moins que jamais.
Le dessein que j'ai pris n'est que trop légitime;
Tu ne connoissois pas le prix de la victime,
Cruel! tu l'apprendras; engagé par ma foi,
De la trève en ces lieux je respecte la loi.
Mais si dans ma fureur je cherche à me contraindre,
Epargne la victime, ou je vais tout enfreindre.
Aux transports violents où tu me vois livré,
Crois que tout est possible & que rien n'est sacré.
J'aurai les yeux par-tout; avant que tu l'immoles,
Toi, cruel! tous les tiens, tes Autels, tes idoles,
Je n'épargnerai rien; mon bras pour elle armé,
Sauvera tout son sexe avec elle opprimé.
Parmi les flots de sang qu'on m'aura fait répandre,
Je l'enlève au travers de cette Ville en cendre,
Et vengeant les malheurs que ta rage enfanta,
On cherchera la place où ton Temple exista.

SCENE X.

LE GRAND BRAMINE, LES BRAMINES.

LE GRAND BRAMINE.

QUEL eſt donc cet excès de démence & de rage?
Juſqu'au pied des Autels l'inſolent nous outrage.
De la Religion il attaque les droits;
Pour ſauver la victime il veut changer nos Loix!
Ne perdons point de tems, écartons la tempête;
Que dis-je, l'écarter? tournons-la ſur ſa tête,
Et par ſa perte, amis, vengeons avec éclat
Nos uſages, nos Loix, & ce Temple & l'Etat.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

Le Théâtre représente le Parvis de la Pagode des Bramines, entouré de rochers; un bûcher est dressé au milieu de la place; on voit au loin la mer.

SCENE PREMIÈRE.

LE JEUNE BRAMINE, FATIME.

FATIME.

OU portez vous vos pas, & quel soin vous anime?

LE JEUNE BRAMINE.

Ma sœur n'a plus d'appui, tout est perdu, Fatime!
Vous avez cette nuit entendu vers le Fort
Quels éclats ont soudain retenti sur le Port;

Des Traîtres corrompus par les dons du Bramine;
Sur la Flotte ont porté la flamme & la ruine,
Et du Camp aux Vaiſſeaux, volant à leur ſecours
Leur Chef dans ce déſaſtre a terminé ſes jours;
L'Eſcadre Européenne à demi-conſumée,
De ſes triſtes débris laiſſe la mer ſemée,
Et ſur quelques Vaiſſeaux tout le Camp remonté,
D'une fuite rapide au loin s'eſt écarté.

FATIME.

Ainſi toute eſpérance eſt pour jamais détruite.

LE JEUNE BRAMINE.

De cet évènement voyez déjà la ſuite;
Le bûcher eſt dreſſé.

FATIME.

Quel ſpectacle d'horreur!

LE JEUNE BRAMINE.

On va me commander d'y conduire ma ſœur;
Mais avant d'obéir, de me ſeparer d'elle,
Dut fondre ſur ma tête une foule cruelle,
Loin d'être de ſa mort le Miniſtre odieux,
Il faudra que moi-même on m'immole en ces lieux.

FATIME.

Et loin d'elle au moment....

LE JEUNE BRAMINE.

Sa prudence inquiète
M'interdit avec ſoin l'accès de ſa retraite,
Tant elle a craint mon zèle, & ſur-tout les ſecours
De cet Européen qui protégeoit ſes jours.
Courez vers elle encor, portez-lui la prière,
La réſolution, le déſeſpoir d'un frère.
Fatime, aſſurez-la que de tout mon effort,
Aux yeux du Peuple entier j'empêcherai ſa mort.

SCENE II.

LE JEUNE BRAMINE, *ſeul.*

DANS un ſi beau deſſein cet Etranger ſuccombe!
Ma déplorable ſœur dans l'abîme retombe.
J'eſpérois que ſon cœur qui me brave aujourd'hui,
Balanceroit au moins entre la mort & lui.
Cruelle! avec tranſport je courois pour t'apprendre
Que le bras d'un amant s'armoit pour te défendre!
Heureuſe maintenant d'ignorer quelle main
Te prêtoit un ſecours que le Ciel rend ſi vain!

SCÈNE III.

LE GRAND ET LE JEUNE BRAMINES, PEUPLE INDIEN.

LE GRAND BRAMINE.

PEUPLES, ſoyez en paix ; c'eſt moi qui vous délivre
De ces Européens ardens à vous pourſuivre ;
Une fois dans la Ville entrés victorieux,
Ils y changeoient nos mœurs, ils en chaſſoient nos Dieux.
Pour mieux exécuter le deſſein que j'achève,
J'ai dévancé l'inſtant qui terminoit la trève ;
Mais ſi j'étois réduit à cette extrémité,
J'accordois la juſtice & la néceſſité.
Voyez nos Citoyens immolés ſur ces rives ;
C'eſt du pied de ces murs que tant d'Ombres plaintives,
Semblent en ſe levant m'avouer de concert,
Du coup inattendu qui les venge & vous ſert.
J'ai vu de vos eſprits la révolte ſoudaine,
Au premier bruit ſemé, que d'une main hautaine
Le Chef des aſſiégeants prétendoit arracher
Une fidelle Veuve aux honneurs du bûcher ;

Brama

Brama qui la protège & dont l'Inde eſt chérie,
Raffermit la Coutume en ſauvant la patrie,
Il repouſſe par moi d'audacieux Mortels,
Il conſerve vos murs, & venge vos Autels.
(*Au jeune Bramine.*)
C'eſt vous que j'ai chargé d'amener la victime;
Allez, ne tardez pas.

LE JEUNE BRAMINE.

Qui! moi! qu'après ton crime,
Soumis à tes fureurs, je coure la chercher?
Que je traîne une femme à ce fatal bûcher?
Tu violes la trève & ces Loix mutuelles,
Ce droit des Nations au fort de leurs querelles:
Et lâche incendiaire, odieux deſtructeur,
Tu voudrois me paroître un Dieu libérateur!
Ah! lorſque ta fureur & ta haine couverte,
Du Chef de ces François précipite la perte,
Connois-moi tout entier, & ſçache qu'aujourd'hui,
Pour ſauver Lanaſſa, je me joignois à lui.

LE GRAND BRAMINE.

Qu'entens-je! tu formois une trame ſi noire,
Et m'oſes inſulter? toi, traître?

LE JEUNE BRAMINE.

Et j'en fais gloire.
Je l'étois envers toi, non comme toi, cruel,
Pour commettre le crime à l'ombre de l'Autel,
Je l'étois pour ſauver d'une mort effroyable,
Un ſexe infortuné que ta Coutume accable.

LE GRAND BRAMINE.

Vois donc où t'a conduit une folle pitié,
Tu livrois ton Pays!

LE JEUNE BRAMINE.

J'en ſauvois la moitié,
La moitié la plus foible, & la plus malheureuſe;
Celle que pourſuivoit une loi monſtrueuſe;
Celle qu'en tous les tems, d'un ſi cruel accord,
Notre ſexe opprima par le droit du plus fort;
Celle pourtant qu'on voit à nos deſtins unie,
Nous aider à porter les peines de la vie,
Et dont le charme inné, toujours victorieux,
Partout adoucit l'homme, excepté dans ces lieux.

LE GRAND BRAMINE.

Effroyable blaſphème, outrage inconcevable!
Brama ne tonne point ſur ta tête coupable!

LE JEUNE BRAMINE.

Tu ne ſçais pas encor ce que j'oſois ici,
De quel crime à tes yeux je ſuis encor noirci;
En ſauvant Lanaſſa, je ſervois la Nature,
La victime eſt ma ſœur.

LE GRAND BRAMINE.

O comble de l'injure!

LE JEUNE BRAMINE.

Sur la férocité d'un uſage odieux,
Sur d'affreux préjugés que n'ai-je ouvert ſes yeux!

LE GRAND BRAMINE.

De nos loix, de nos mœurs, tu te faiſois le juge,
Tu veux ſa honte! un frère!

LE JEUNE BRAMINE.

Un vertueux transfuge,
Qui brûle de ſortir & pour jamais d'un lieu,
Où d'une loi de ſang il fait le déſaveu.
Oui, Barbare, à la mort j'ai voulu la ſouſtraire:
Pour la ſacrifier je ne ſuis point ſon frère,
Je le ſuis pour l'aimer, pour être ſon ſoutien;
Le Ciel me fit un cœur bien différent du tien.

Périſſe ſur ces bords ta coutume cruelle,
Je connois la Nature & je ne connois qu'elle.

LE GRAND BRAMINE, *à un Bramine.*

Amenez la victime, un autre plus ſoumis
Va remplir cet emploi que je t'avois commis.

LE JEUNE BRAMINE.

Va, ſi j'ai dans ce jour un reproche à me faire,
C'eſt d'avoir accepté ce fatal miniſtère,
De t'avoir obéi, de t'avoir écouté,
Je rougis du reſpect que je t'avois porté,
De mon humble réſerve, & des doutes timides
Dont j'avois combattu tes leçons homicides.
Peuples, c'eſt devant vous que j'abjure à jamais
Vos coutumes, vos loix, vos ſolemnels forfaits;
Ma raiſon par vos mœurs ne peut être obſcurcie,
Ni mon inſtinct changé, ni mon ame endurcie;
Malgré l'opinion, malgré ſa cruauté,
Le ſentiment l'emporte & mon cœur m'eſt reſté.

LE GRAND BRAMINE.

Impie! ah! Lanaſſa condamnant ton audace,
A la mort d'elle-même avance dans la place.

LE JEUNE BRAMINE.

Oui, par les droits du ſang, méconnus ſur ce bord,
J'empêcherai ma ſœur de courir à la mort.
Arrêtez inhumains, qui formez ſon cortège,
Et par ma foible voix quand le Ciel la protège,
Aux horreurs de ſon ſort ne l'abandonnez pas,
Devez-vous plus qu'un frère exiger ſon trépas?

SCENE IV.

LA VEUVE, *ſuivie de ſes Parens*, ET LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

LA VEUVE, *égarée.*

Ou ſuis-je! où vais-je! Dieux! autour de moi tout change
Qui m'a pu tranſporter ſur les rives du Gange?
Quel fantôme voilé, Ciel! je vois s'approcher!...
Fuyons; il me ſaiſit, il m'entraîne au bûcher;
Il ſe découvre, arrête, époux impitoyable.

LE JEUNE BRAMINE.

Ne meurs plus pour ſauver un Guerrier ſecourable,
Ton appui, ce héros...

LE GRAND BRAMINE.

Eſt tombé ſous mes coups.

LE JEUNE BRAMINE.

Il venoit t'arracher....

LA VEUVE.

De qui me parlez-vous?

LE GRAND BRAMINE.

D'un Chef d'audacieux, aujourd'hui ma victime.

LE JEUNE BRAMINE.

De ton fier défenſeur, d'un Guerrier magnanime.

LA VEUVE.

D'un Guerrier! hé, pourquoi m'offroit-il ſon ſecours?
Pour qui s'empreſſoit-il de conſerver mes jours?
Quel eſt-il ce Héros ſi généreux, ſi tendre,
Qui ne me connoit pas & qui m'ôſe défendre?
Que mes malheurs ici touchent ſi puiſſamment?
Les François ont-ils tous le cœur de mon amant!

LE GRAND BRAMINE.

Quel mot prononcez-vous? qu'avez-vous ôſé dire?
Ne ſortirez-vous point de ce honteux délire?
D'un indigne ſecours j'ai ſçu vous délivrer,
Oubliez un profane.

LE JEUNE BRAMINE.

Ah! tu dois le pleurer!

LA VEUVE.

Le pleurer! hé, qui donc? ô douleur qui me tue!

LE JEUNE BRAMINE.

Il eſt mort pour toi ſeule & preſque ſous ta vue.

LA VEUVE, *allant vers le bûcher.*

Qu'on allume les feux, je ne ſens plus d'effroi;
Le trépas maintenant eſt un bonheur pour moi.
A l'aſpect du bûcher dont je ſerai la proie,
Le déſeſpoir me donne une ſorte de joie.
Mourons.

LE JEUNE BRAMINE.

Peux-tu, cruelle! ah! quel horrible inſtant!
Ton frère eſt à tes pieds.

LE GRAND BRAMINE.

Votre époux vous attend.

LE JEUNE BRAMINE.

Ma ſœur!

LA VEUVE.

Laiſſe-moi, dis-je.

LE GRAND BRAMINE.

Arrêtez cet impie.

LE JEUNE BRAMINE.

Qui de vous deux, cruels, a plus de barbarie!

(*Les Bramines la séparent de son frère, & elle monte sur le bûcher.*)

LE GRAND BRAMINE.

Quel bruit se fait entendre?

LE JEUNE BRAMINE.

On pénètre en ces lieux.

LE GRAND BRAMINE.

Ai-je perdu mes soins?

LE JEUNE BRAMINE.

M'exaucez-vous, grands Dieux!

LE GRAND BRAMINE.

O revers!

LE JEUNE BRAMINE.

O bonheur!



SCENE V.

LE GÉNÉRAL FRANÇOIS, *à la tête de ses Troupes,*
ET LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

LE GÉNÉRAL, *montant sur le bûcher.*

LANASSA dans la flamme!

LE GRAND BRAMINE.

Notre ennemi vivant!

LE GÉNÉRAL.

Courons! vivez, Madame,

LA VEUVE.

Qui m'arrache à la mort?

LE GÉNÉRAL.

Idole de mon cœur!

Lanassa!

LA VEUVE, *jettant un cri de surprise & de joie dans les bras du Général François avant de le nommer.*

Montalban! toi mon libérateur?

LE GENÉRAL.

Oui, c'est moi qui t'arrache à cette mort funeste.

LE JEUNE BRAMINE.

C'eſt vous, Seigneur, c'eſt vous, double faveur céleſte !
Vous vivez, je vous vois, grands Dieux ! qui l'auroit cru !

LE GÉNÉRAL.

Le bruit de mon trépas, par mon ordre a couru.
Un Golphe abandonné nous a ſervi d'azile ;
Et par le ſoûterrain nous entrons dans la Ville,
Tandis qu'une autre Troupe eſt maîtreſſe du Fort.
Ciel ! un moment plus tard, quel eût été mon ſort !
Ainſi, l'obſcur ſentier qu'on dit que l'avarice
Ouvrit pour dérober une femme au ſupplice,
En un même deſſein, ici plus noblement,
Sert mon Roi, les François, ton frère & ton amant.
Trop heureux ſur ces bords d'employer la ſurpriſe
Pour épargner le ſang dans la Place ſoumiſe !
(*Au grand Bramine.*)
Toi, dont le Ciel confond les complots & les vœux,
J'ai ſçu de ta fureur l'emportement honteux ;
Ton crime étoit d'un lâche & n'a rien qui m'étonne ;
Mais François je l'oublie, & vainqueur je pardonne,
Je te laiſſe le jour, même après tes forfaits.
Soldats, que de ces lieux on l'éloigne à jamais.

SCENE VI ET DERNIÈRE.

LE GÉNÉRAL FRANÇOIS, LA VEUVE, FATIME, LE JEUNE BRAMINE, LE PEUPLE INDIEN, OFFICIERS FRANÇOIS, SOLDATS, PARENS DE LA VEUVE.

LA VEUVE.

C'ÉTOIT vous, Montalban, qui preniez ma défenſe!
C'étoit vous dont j'ai craint, dont j'ai fui la préſence!
Pour ſauver Lanaſſa, quel Dieu vous a ſauvé?
Ah! le jour m'eſt plus cher par vos mains conſervé!
De quel prix me doit être & ma vie & la vôtre!
Je vivrois moins heureuſe à vivre par un autre.

LE JEUNE BRAMINE.

Digne prix de vos ſoins, vous ne croyiez d'abord,
Ravir qu'une inconnue aux horreurs de ſa mort,
Et le Ciel vous devoit la faveur éclatante,
De retrouver en elle & ſauver une amante.

LA VEUVE.

Cher Montalban!

LE GÉNÉRAL.

Partage, après tout notre effroi,
Tant de reconnoiſſance entre ton frère & moi.
Vous, Peuples, reſpirez ſous de meilleurs auſpices:
Des faveurs de mon Roi, recevez pour prémices
L'entière extinction d'un uſage inhumain.
LOUIS pour l'abolir s'eſt ſervi de ma main:
En ſe montrant ſenſible autant qu'il eſt né juſte,
La ſplendeur de ſon règne en devient plus auguſte.
D'autres chez les vaincus portent la cruauté,
L'orgueil, la violence, & lui l'humanité.

Fin du cinquième & dernier Acte.

APPROBATION.

J'ai lû par ordre de Monſieur le Lieutenant-Général de Police, *La Veuve du Malabar, Tragédie*, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impreſſion. A Paris le 1er. Juin 1780.

SUARD.

Vû l'Approbation; permis d'imprimer. A Paris, ce 2 Juin 1780.

LE NOIR.

De l'Imprimerie de CAILLEAU, rue St.-Severin,
1780.